

Un bon conseil donné au Pape

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **8 (1870)**

Heft 22

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-180857>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'autre, la bonne contenance des volontaires vaudois qui, le 25 février, repoussèrent une tentative sur Leysin au-dessus d'Aigle, arrêtrèrent ce projet de descente; puis, l'attaque générale ayant commencé, le commandant français dans la vallée du Rhône jugea nécessaire, sans en avoir reçu l'ordre cependant, d'occuper une vallée qui pouvait communiquer avec le Bas-Simmenthal et l'Oberland.

Deux colonnes composées de Français et surtout de volontaires et de carabiniers vaudois marchèrent sur les Ormonts, l'une par le bas, l'autre par le haut de la vallée en contournant les montagnes. Le chef de brigade Clavel et le chef de bataillon Forneret, tous deux de Lausanne, les commandaient. Celui-ci partit de Bex le 4 mars, arriva par un chemin pierreux à Gryon, village ami, situé sur les premières pentes méridionales du massif dont les Ormonts se préparaient à défendre l'autre versant. Plusieurs habitants du village faisaient partie de l'expédition; mais les chemins étaient presque impraticables, et lorsqu'on arriva de nuit, avec des peines infinies, dans l'Alpe pastorale de Taveyannaz, la verte pelouse des jardins d'été n'était qu'un profond tombeau de neige où le hameau de chalets qui la couronne était lui-même enseveli. On parvint cependant à y pénétrer, on fit du feu, et chacun se rangea autour de l'âtre creux et circulaire. Le commandant Forneret ayant posé son chapeau à côté de lui, une étincelle tomba sur les plumes et les mit aussitôt en cendres. Cet incident vint donner quelque chose de plus lugubre encore à la situation; les montagnards surtout ne manquèrent pas d'en tirer de fâcheux pronostics. On dormit à peine; on n'avait que peu de vivres et la neige ne faisait qu'augmenter la soif. De grand matin, la colonne se remit en marche et commença de gravir en face de Taveyannaz les hauteurs qui conduisent au col de la Croix. La neige ne portait pas, on atteignit le sommet avec peine, et l'on commençait de descendre par un sentier qui s'enfonce dans le ravin, lorsque ceux d'Ormont, retranchés dans les bois d'Aigue-froide, firent feu d'en-haut sur les assaillants, qu'ils écharpaient et dominaient à la fois. Bons carabiniers, cachés derrière des abattis d'arbres et des sapins, ils tiraient à l'aise sur leurs ennemis enfoncés dans la neige, quelquefois jusques sous les bras. Le commandant, qui excitait toujours ses soldats, avait déjà plusieurs fois échappé aux balles des Ormonens: ceux-ci, dans leurs idées superstitieuses, le croyaient enchanté. Enfin, l'un d'entr'eux, mordant une balle avec rage, ou, selon d'autres, la remplaçant par des morceaux de fer, le perça dans la poitrine d'un coup mortel. Il dit en tombant: « Ce n'est qu'un homme de moins; je meurs pour ma patrie, je suis content. » Transporté d'abord dans une petite case voisine, il le fut ensuite à Gryon, où il expira. Mais son corps, descendu à Bex, y fut enseveli sur la place publique au pied de l'arbre de la liberté. Français, Vaudois et Valaisans, magistrats et soldats, lui rendirent les derniers devoirs au milieu d'une multitude innombrable. Des oraisons funèbres furent prononcées; puis de jeunes filles, vêtues de

blanc, s'avancèrent tenant à la main des branches de laurier, les jetèrent sur le cercueil, et tous les ordres, selon leur rang, le couvrirent de terre. Il lui fut voté cette inscription en style républicain:

VOYAGEUR,
ICI REPOSE FORNERET.
FUIS SI TU ES TYRAN;
ASSIEDS-TOI SI TU ES UN FRÈRE.

» Sa petite colonne n'avait pu en effet forcer le passage; mais l'autre colonne partie d'Ollon et d'Aigle, gravissant les bois par des sentiers couverts de glace, avait emporté le village de la Forclaz en y perdant une vingtaine d'hommes, et balayait la vallée, que les nouvelles de ce qui se passait du côté de Berne achevèrent de porter à la soumission. »

Un bon conseil donné au Pape.

Sous ce titre, nous reproduisons une pièce de vers remarquable, empruntée aux *Chants modernes* de Maxime du Camp; elle fut écrite à l'occasion d'une grande réunion de prêtres, qui eut lieu à Rome il y a quelques années, dans le but de consacrer le dogme de l'*Immaculée Conception*. Le Concile lui rend aujourd'hui toute son actualité.

Père, vous êtes grand par dessus tous les hommes;
Vous êtes le très-saint, le très-fort et nous sommes
Chétifs quand nous osons lever les yeux vers vous!
Comme à Dieu notre père on vous parle à genoux!
Votre sort ici-bas n'est pareil à nul autre.
Car vous êtes toujours successeur de l'apôtre
A qui Jésus a dit: « Je bâtirai sur toi! »
Nul ne prévaut sur vous! nul empereur, nul roi
Qui n'ait pour vos grandeurs un respect indigne;
Vous êtes surhumain, vous êtes infaillible!

Pour tout homme vivant, le plus grand, le plus digne,
Du nom le plus puissant, c'est un honneur insigne
Que de pouvoir baiser la mule de vos pieds;
Aux deux pôles soumis vos bras sont appuyés,
Et vous pouvez ouvrir sur le sein de la terre
Des trésors de pardon, de joie ou de colère!
Vous êtes le Lion et le rayon de miel!
Liant et déliant pour la terre et le ciel,
De la terre et du ciel vous portez la couronne;
Du temple du Très-Haut, vous êtes la colonne;
Vous brisez devant vous les fronts les plus hardis,
Car vous tenez en main les clefs du paradis;
Et vous êtes enfin, vous qu'en tremblant on nomme,
Au dessous de Dieu seul, au dessus de tout homme!

Père! daignez souffrir qu'en toute liberté
Je lève ici la voix vers votre Sainteté!

Vous avez réuni dans votre sainte ville,
Autour de votre chaire un immense concile!
Evêques et prélats, moines et cardinaux,
Gens pieux et penseurs et qui sont les créneaux
De la foi qui s'en va, débile forteresse
Qui s'écoule malgré leurs clameurs en détresse,
Vont, reposant longtemps leur front chauve en leurs mains,
Feuilletant textes, lois, livres et parchemins,
Décider pour toujours que la vierge Marie
Fut sans péché conçue et ne fut pas flétrie
Par la faute des temps adamiques; c'est bien!
C'est affaire de dogme et je n'en dirai rien!

Père, il est dans le monde un effrayant problème
Que nul n'a pu résoudre. Incessant et suprême,
Il occupe l'esprit des pâles nations
Et les tourmente plus que les conceptions!

Demain, quand vos prélats, appuyés dans leurs stalles,
Regarderont, pensifs, les voûtes colossales,
Et chercheront longtemps au fond de leur esprit
Quelque texte douteux dans l'Évangile écrit,
Par lequel ils pourraient décider le Prodige
Dont la réalité reste encore en litige ;

Demain, quand ils seront tous réunis, chaussez
La mule en satin blanc, sur votre front placez
La tiare à triple rang que surmonte le globe ;
De la ceinture d'or attachez votre robe ;
Passez à votre doigt la bague du Pêcheur ;
Prenez en votre main le baton du Pasteur,
Puis allez gravement dans le sein du concile,
Et dites d'une voix assurée et tranquille :

- « La paix soit avec vous, ô mes frères en Dieu !
 - » Venus de tout pays, accourus de tout lieu,
 - » Pour apporter ici l'éclat de vos lumières
 - » Et chercher avec moi les vérités premières !
 - » Dans l'univers entier, chez les peuples païens,
 - » Idolâtres, hébreux, musulmans et chrétiens,
 - » Depuis que l'homme existe, une énigme terrible
 - » Agite le plus fort et le plus impassible ;
 - » Tout ce qui sent en soi battre et vibrer un cœur
 - » Contemple ce problème en criant de terreur.
 - » Comme le sphinx antique, il a son nécrologe ;
 - » Il mange ainsi que lui tout ce qui l'interroge !
 - » Rien n'apaise jamais sa monstrueuse faim ;
 - » Hier il était horrible, il le sera demain !
 - » Seul il est immortel, jusqu'ici sur la terre,
 - » Ce problème effrayant, frères, c'est LA MISÈRE.
- » C'est la fauve misère avec ses haillons gris
 - » Qui dévore et qui ronge et Londres et Paris,
 - » Et Madrid et Pékin, et Théréan et Rome,
 - » Et tout pays enfin où s'agite un seul homme !
 - » C'est la misère obscure et de tout triomphant,
 - » La misère qui prend la mère avec l'enfant ;
 - » La misère maudite, adultère, menteuse,
 - » Insatiable en tout, immuable, honteuse,
 - » Dont la faim irritable est un gouffre sans fond
 - » Qui chaque jour devient de plus en plus profond !
 - » C'est ce monstre d'airain qu'il faut réduire en poudre !
 - » Frères, c'est le problème ici qu'il faut résoudre !
- » Nous avons proclamé tous les hommes égaux,
 - » Mais leur égalité cesse devant les maux.
 - » Frères, écoutez-moi, quand je vous crie : à l'aide !
 - » Priez, jeûnez, pensez, mais trouvez le remède
 - » A ces douleurs sans nombre, à ces grandes douleurs
 - » Qui changent l'univers en un fleuve de pleurs.
- » Cardinaux et prélats, lumières de l'Eglise,
 - » Puisque la vérité parmi vous est assise,
 - » Demandez-lui le mot du problème fatal !
 - » Comme le fils de Dieu, tuez l'esprit du mal
 - » Qui, poursuivi partout, qui, chassé de ce monde,
 - » Se réfugie encore dans la misère immonde.

- » A vous, représentants de ce Dieu tout puissant
- » Dont nous mangeons la chair, dont nous buvons le sang ;
- » Du Dieu qui porte au sein la blessure adorée
- » D'où s'écoulent à flots sur la terre altérée
- » L'espoir, la charité, la justice et l'amour,
- » A vous il appartient de chercher en ce jour
- » La fin de tous ces maux et comment il faut faire
- » Pour briser à jamais la sinistre misère ;
- » C'est à vous qu'il échoit ce devoir éclatant
- » De dire enfin le mot que l'univers attend,
- » Et qui le délivrant de tout mal, de tout crime
- » Enfermera Satan dans le fond de l'abîme ! »

Père, vous serez grand si vous parlez ainsi,
Et les peuples futurs vous diront tous : Merci !

Un jour, Jésus marchait suivi de ses disciples,
De toutes parts pressé par des foules multiples
Qui voulaient écouter sa parole. — A la fin,
La nuit était prochaine et le peuple avait faim,

Un enfant était là, portant dans sa corbeille
Cinq pains et deux poissons. — La foule était pareille,
Tant elle était nombreuse aux épis des moissons. —
Jésus prit les cinq pains avec les deux poissons,
Puis fit distribuer à cette foule immense
De quoi rassasier sa faim en abondance !

Nous sommes cette foule et nous suivons vos pas ;
Père, nous vous prions, ne nous repoussez pas !
Le peuple autour de vous s'amasse dans la plaine,
Depuis longtemps il souffre et la nuit est prochaine.
Il attend sans parler ; calmez toutes les faims !
Apôtre de Jésus ! multipliez les pains.

Décembre 1854.

MÉMOIRES

de l'abbé François-Stanislas-Auguste VERNER de DAMBACH.

VI

Quoique ces mémoires contiennent des détails très intéressants, il ne nous a pas été possible de les publier entièrement. Nous nous sommes bornés à en extraire les faits les plus saillants, et nous terminons aujourd'hui par un résumé très succinct de la dernière partie du récit.

Dambach sortit bientôt du séminaire où il était entré et abandonna les études sacerdotales ensuite des ennuis de toute espèce que lui suscitèrent ses supérieurs. Il ne tarda pas à être réduit à la plus profonde misère, à tel point qu'il fut obligé de chanter dans les rues de Paris en s'accompagnant de sa guitare pour gagner le pain du jour.

Un riche étranger, touché de son sort, le prit sous sa protection et lui procura une place de maître de classe au collège de Sens.

Après quelques années, il fut engagé par ses relations à rentrer dans la carrière ecclésiastique vers laquelle ses idées et ses goûts tendaient sans cesse à le ramener.

Devenu curé de paroisse, il se lia intimement avec un pasteur protestant, et s'attira par là les rigueurs du haut clergé qui le fit quitter sa paroisse et lui assigna pour séjour un pauvre village des environs de Troyes. C'était en 1860. M. R..., notre compatriote, qui était alors pasteur protestant dans cette ville, fit la connaissance du vieil abbé, brisé sous le poids de longues souffrances morales et physiques.

M. Dambach jouissait d'une pension de retraite de 900 francs, qui allait lui être retirée ensuite d'insinuations perfides de quelques prêtres.

C'est à ce moment où ce pauvre homme allait boire de nouveau à la coupe de l'amertume, et être privé de toutes ressources, que M. R... fit pour lui les démarches qui lui valurent une pension du roi de Prusse. On comprend dès lors comment les liens d'amitié et de reconnaissance qui l'unirent à M. R., l'engagèrent à venir passer les dernières années de sa carrière à Lutry, où il mourut le 6 Novembre 1866.

L. MONNET. — S. GUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.